R. VERHELST

Souvenirs de Captivité

(Loos-Fresnes 1943)



Cette brochure est vendue en vue de l'Érection d'une Chapelle à l'École Professionnelle des Industries Lilloises

> 82, Rue des Meuniers, LILLE C. C. P.: Boquillon Lille 67.30

Journe Me me go We Hall the like the li

É DITION ORIGINALE

N00381

10 Janvier 1945

Je bénis de tout cœur ces pages, vivant témoignage de l'amour de la patrie. Elles feront naître dans l'âme des jeunes gens qui les liront la volonté de servir toujours.

Et puisqu'elles sont destinées, par leur vente, à favoriser la construction de la chapelle de l'École des Mécanos, à la fin de la guerre, je les recommande instamment à la générosité de ceux qui s'intéressent à la formation de la jeunesse ouvrière.

† ACHILLE Cardinal LIÉNART ÉVÊQUE DE LIELE I a été tiré de cette brochure 500 exemplaires sur papier spécial, numérotés de I à 500

PRÉFACE



USQU'ICI j'avais énergiquement refusé! Remuer ce mauvais rêve, ramasser des souvenirs pesants, raconter ces cinq longs mois d'épreuve, me mettre moi-même en scène, non, je ne le ferais pas!

Tant d'autres ont souffert comme moi, plus que

moi. Tant d'autres souffrent encore... et se taisent.

N'est-ce pas aussi un peu prétentieux : après tout, on n'a fait que ce qu'on croyait son devoir !

Et puis, comment rester objectif, garder la rigoureuse exactitude qui s'impose, ne pas romancer une aventure dont le tragique est tout dans l'intime du cœur?

Mais voici que je cède... On a trouvé l'argument, le seul peut-être qui pût me faire céder :

C'EST POUR NOTRE CHAPELLE!

Nous voulons, en effet, donner à notre Ecole, parfaitement équipée au point de vue professionnel (qui possède un atelier de filature de coton ou de lin comme chez nous ?) nous voulons donner une chapelle digne de ses 350 élèves, digne de son millier d'Anciens.

Nous voulons que le Christ ait aussi son atelier, où se forgent les âmes, où les volontés se modèlent, où se tissent des caractères.

Et ce fut le jour où je rentrais de prison que le vœu en fut exprimé, par M. le Chanoine Piettre, le Directeur de l'Enseignement Technique du Diocèse.

Or, on m'a dit tantôt : « Nous vendrons votre plaquette au profit de cette Chapelle ! »

Tandis que vos amis de Froyennes ont déjà apporté une superbe première pierre...

Tandis que vos Anciens ouvrent, dans « Mécano », leur bulletin d'Amicale, leur souscription...

Alors que, bientôt, vous allez partir quêter auprès des amis de l'Ecole...

Vous refuseriez ce sacrifice de ramasser vos souvenirs pour aider Jésus à s'installer chez les Mécanos?

Non, j'ai accepté.

Je passe donc par dessus la pudeur bien naturelle qu'on éprouve à se raconter, je consens à livrer à l'impression ce que j'avais jusqu'ici gardé pour mes intimes, et je vous offre mes souvenirs, quoiqu'il m'en coûte.

Ce qui me console, c'est qu'au sacrifice que je fais d'écrire cette brochure correspondra, pour mes lecteurs, le sacrifice de la lire!

Offrons donc, ami lecteur (comme disent les vieilles chroniques), offrons notre commun sacrifice pour que s'élève, dans la cour de l'Ecole, la Chapelle des Mécanos, notre chapelle.

R. VERHELST, Directeur.



QUELQUES DATES

10 JUIN 1943



OICI la cour de l'Ecole : les élèves rentrent de récréation, sauf une promotion qui prend place pour sa leçon d'éducation physique. Tantôt, je les entendrai entonner le « Chant du Départ » tandis qu'on vide mes tiroirs.

Deux individus, indécis, m'attendent là, au milieu de la cour. Je vais les trouver... c'est fini, je suis entré dans la souricière. A cet instant, je suis retranché du monde :

Perquisition du bureau ; enlèvement à La Madeleine ; longue attente dans les « salons » de la Gestapo. Puis, à 21 heures, une auto me prend, des menottes aux mains (oui, les menottes!) et en route pour Loos.

Là, des grilles, des portes, des serrures, des gardiens. Une cellule, vide, triste : c'est l'oubliette moderne. On m'enlève soutane, bottines, briquet, tabac... et je reste là, seul.

18 JUIN

Je suis dans notre cellule, avec mes trois camarades : André, 19 ans, condamné à mort et qui sera exécuté quelques jours après mon départ ; Lucien, l'ingénieur de Louvroil qui a commis l'imprudence de prévenir ses ouvriers de l'arrivée de la Gestapo dans l'usine ; François, l'évadé des camps allemands, qui a passé vingt jours à travers les bois pour rejoindre la France.

Un jour comme les autres, long, monotone, triste. Mais voici que la porte s'ouvre : on vient me chercher.

En bas, je retrouve le policier qui a « visité » mon bureau. A ses côtés, mon préfet, M. l'Abbé François, qui a pris la lourde charge de conduire l'Ecole ; avec lui, un ancien Mécano : l'Ecole, l'Amicale.

Ils ont obtenu la permission de me faire signer des pièces indispensables à la vie de l'Ecole. En réalité, ils m'apportent leur affection ; on me souffle, entre deux signatures : Courage, on s'occupe de vous !... L'Ecole est admirable... vos enfants prient tout le jour pour vous... Sympathies extérieures nombreuses... Ayez confiance. Et dans les larmes, on s'embrasse.

Puis les grilles se referment... jusqu'à la cellule où on reprend sa place. Mais elle n'est plus si sombre... un rayon de soleil l'anime : le soleil de l'Ecole.

7 JUILLET

Nous partons pour Paris. Hier, on m'a rendu mes affaires personnelles : mon argent, mon stylo, ma montre. Tantôt, nous avons donné notre parole de ne pas nous évader, pour éviter les menottes. Un tram nous attend, réservé. Les gens, sur la route, nous font discrètement des signes d'amitié.

La gare de Lille. Parqués contre le gros pilíer, nous attendons, encadrés par les gendarmes verts, que le train arrive. C'est pénible.

Mais voici des professeurs, le personnel de la Maison, M. Thiriez, Président du Conseil d'Administration, quelques Anciens, mon Secrétaire.

Comment ont-ils su ? Quel miracle les a avertis ?

Quel réconfort pour le pauvre détenu : courage donné, accolade, colis, tabac... les gendarmes laissent faire. Consolation profonde de ne pas se sentir abandonné.

A Paris, même scène. Ma famille au complet, alertée par téléphone de Lille, est là que j'embrasse, sur le quai, au milieu de la sympathie

des voyageurs si nombreux.

Hélas ! le soir, c'est Fresnes, l'immense prison. Et dans le jour qui tombe, c'est la cellule humide, aux murs suintants dans le salpêtre, c'est à nouveau l'isolement, loin des siens, loin de Lille, loin de tout. Jamais je me suis senti si seul.

31 AOUT : Interrogatoire

C'est le premier, après trois mois d'internement. Amené par la voiture cellulaire, il faut subir ce long interrogatoire, épuisant, angoissant. Il faut essayer de s'en tirer ; il faut répondre, dignement, prudemment ; il faut ne livrer personne. On avance comme dans un champ de mines.

Et le soir, je rentre, à bout de nerfs, pour être réconforté par les trois amis de la cellule : Alfred, le Britannique, officier de l'Armée anglaise, qui a déjà subi plusieurs fois le « traitement » énergique de la Gestapo ; Jacques, l'Alsacien, interprète de notre cellule, l'ami sûr et bienveillant ; le petit Paul, notre benjamin (il a 17 ans), notre élève d'anglais, d'allemand et de math, le jeune au sourire tout neuf. La cellule se referme, la vie morne vous reprend.

28 OCTOBRE

Il a fallu deux mois pour qu'ils découvrent l'émissaire parisien qui est venu me visiter, qui est à la base de mon arrestation, et que je n'ai

pas voulu livrer.

Je reviens à la Gestapo pour être confronté avec lui. Mais saint Joseph a permis, miraculeusement, que je puisse m'entendre avec lui, avant de comparaître. Nos dépositions seront donc totalement concordantes : l'interrogateur le notera, en post-scriptum : « ganz dasselbe ». Ce qui ne m'empêche pas de ne pas le reconnaître quand on me le présente.

Au retour, un grand espoir se fait jour dont je me défie pourtant :

la Providence a marqué de son doigt cette journée... et le...

29 OCTOBRE

le lendemain, à 8 heures du matin, l'interprète de la prison entre à la cellule 347. Nous nous reculons, suivant le règlement, près de la fenêtre, au garde-à-vous.

- Verhelst, René. C'est bien ici ?

- C'est moi !

 Préparez votre paquet. Vous êtes libre. Je viens vous prendre dans une demi-heure.

Mes camarades se jettent sur moi ; nous pleurons à chaudes larmes : c'est la joie... et aussi la douleur de se quitter. Quand nous retrouverons-nous ?

Après deux heures de formalités, la levée d'écrou se termine. On

se retrouve sur le pavé... étourdi, hésitant, presqué inconscient, inhabile

à se servir de sa liberté.

Et le midi, on mange dans une assiette, chez ses cousins, avec dans la main une fourchette, un couteau. Un couteau ! Les fils sont bien coupés.

2 NOVEMBRE 1943

Voici la cour de l'Ecole, la même qu'en juin : les feuilles qui poussaient alors sont tombées. Mais ce sont les mêmes élèves. Et auprès d'eux, la foule des amis.

Que c'est bon, son Ecole, ses élèves, ses parents, ses amis ! Que

c'est bon d'être libre !

Le cycle est fermé : je me retrouve, pour parler aux élèves, à la même place, exactement, où il y a cinq mois, j'ai rencontré « ces messieurs ».

le me réveille! Le cauchemar est terminé.



IMPRESSIONS DU DÉTENU

(Cet interview a paru dans « La Semaine Religieuse de Lille » en Novembre 1944)



TRE incarcéré, qu'est-ce que cela représente, au point de vue humain, au point de vue sacerdotal ?

AU POINT DE VUE HUMAIN

La détention agit en trois temps : il y a d'abord le choc, ensuite une période de révolte, puis, pour finir, l'acclimatation.

Choc

Le choc est brusque, désagréable : on sort de son bureau, on rencontre, au milieu de ses élèves, dans la cour de récréation, deux individus qui vous abordent. L's vous présentent leur ordre de mission, perquisitionnent chez vous, et sans pouvoir dire un mot, confier une consigne, serrer une main, vous disparaissez de la circulation.

A la Gestapo c'est l'abandon et le silence inquiétant durant des heures... Enfin, tandis que chez vous, la communauté se groupe, anxieuse, autour de la place vide pour le repas du soir, on vous emmène vers Loos. Les gardiens que vous y dérangez, bien malgré vous, vous rudoient... et c'est la nuit en cellule, seul, dépouillé de vêtements, sans aucune

nourriture... nuit de tristesse, de faim et d'angoisse.

Ce qui fait le plus souffrir dans ces moments pénibles, c'est, à mon avis, la perte de la liberté. Tous ont accusé ce coup de massue. Prisonniers des camps, prisonniers des cellules ont connu ce pincement au cœur : « Je ne suis plus libre... » Au moment où, dans la voiture, l'on me mit les menottes, des écoliers passaient près de nous, insouciants. De les voir rire, se poursuivre heureux de vivre me fit affreusement mal... même impression quand, trois semaines plus tard, en gare de Lille, entouré de gendarmes allemands, je vis de mes amis prendre le même train que moi, mais de l'autre côté du wagon-restaurant.

Se sentir prisonnier vous écrase tout d'abord. On ne réalise pas . « il y a erreur... ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai !... Je sors d'un cauchemar, j'ai fait un mauvais rêve... » Mais les murs de la cellule sont là, on s'y heurte : :! faut bien se rendre à l'évidence. On est

enfermé !...

Réaction

Vient ensuite la réaction. On veut espérer malgré tout : « la perquisition n'a rien donné, les questions posées ont trouvé réponse ; ... les

agents de la Gestapo ont eu certains égards pour vous, les gardiens eux-mêmes semblent avoir pitié. Et puis, c'est sans doute une dénonciation stupide, une vilaine vengeance personnelle, une méchanceté maladroite... » On ressasse, dans le silence effrayant de la solitude, toute une gamme d'arguments « pro domo ».

Comme si la police militaire n'avait pas d'autres cas à étudier, on suppute, on calcule le temps nécessaire pour que la méprise soit reconnue... on s'attend à tout instant à voir s'ouvrir la porte : « Vous êtes libre... on a découvert l'erreur... nos excuses »... Que sais-je ?

On se raccroche à une chimère qui prend corps et devient vraisemblable. On s'énerve, on prie sur le chapelet que les gardiens vous ont laissé, mais avec impatience. On guette attentivement les moindres bruits du hall de la prison. Tout ce qui apparaît anormal est interprété comme un indice de proche délivrance : « Les amis ont dû intervenir ; les juges ont eu le temps de se réunir, la décision va être rendue : « cette fois, c'est pour moi! »

En style de détenus on appelle cette attente puérile : « croire au Père Noël ». Pendant quelques jours on s'use à espérer. Il faut le calme résigné des camarades de cellule, avec qui vous êtes ensuite placé, pour

arriver au troisième stade, celui de la résignation.

Acclimatation

On y arrive tôt ou tard. J'avoue que pour moi, ce fut plutôt tard! Mon cas devant être jugé à Paris, et mon départ de Loos traînant trois longues semaines, ce fut à Fresnes qu'après des jours interminables, je finis par accepter ma situation de détenu.

Je me revois encore sur les quais de la gare du Nord embrassant mes parents de Paris, alertés, et leur soufflant avec une confiance enfantine : « Patience, ce ne sera plus long maintenant »... J'en avais encore pour

quatre longs mois !

Dès que l'on a accepté ce sort inévitable, le calme revient. Il n'est pas cependant absolu, il y a encore des moments de dépression, de « cafard », de révolte, mais on s'en défend, on s'en distrait avec des moyens de fortune, on s'ingénie à tuer le temps, et jamais cette expression

imagée n'aura été plus juste.

Heureux les croyants qui ont la ressource de savoir prier. Heureux le prêtre qui a pu garder son bréviaire. Heureux le détenu qui a lu et relu le « Manuel de Prières » édité par l'Œuvre des Prisonniers de guerre et que la Croix-Rouge a réussi à introduire dans nos cellules. Nous étions trois dans la nôtre : Officier anglais et Alsacien, tous deux protestants. Nous gardions, certes, nos habitudes de piété différentes, mais ce nous fut un réel réconfort que de pouvoir nous recueillir, prier, offrir nos souffrances.

AU POINT DE VUE SACERDOTAL

Souffrances

Certes, pour le prêtre, p'us que pour tout autre, la vie cellulaire comporte des inconvénients. Il y a des moments pénibles que les gardiens, indifférents ou mal intentionnés, ne cherchent pas à nous éviter. Il y a, dans la vie commune de la cellule, enfermés que nous sommes en quelques mètres carrés (nous sommes restés une fois, un mois et quatre jours sans mettre un pied dehors) des nécessités physiques qui nous coûtent peut-être plus qu'à d'autres. Il y a, outre le lot commun des arrachements

et des inquiétudes sur le sort qui nous attend, la prière tremblante pour les frères d'infortune qui quittent les cellules voisines pour l'exécution ! Il y a le frisson inévitable qui nous fait partager la fièvre des malheureux soumis à la torture et dont les cris déchirants trouvent en nous de tristes résonances... Il y a l'absence d'activité... Il y a l'abrutissement d'une vie sans nourriture intellectuelle... Il y a toutes les œuvres qu'on a laissées derrière soi...

Mais heureusement, et malgré le soin qu'on prend à isoler les détenus, il y a l'Apostolat.

Apostolat

Cet apostolat s'exerce d'abord dans la cellule même. L'exemple de la charité est tellement éloquent ! Charité matérielle des colis partagés ; charité spirituelle de l'espoir entretenu, des courages raffermis, des peines consolées, des pleurs mêlés à ceux des condamnés. Sans compter les interminables conversations où le ministère du prêtre est découvert, apprécié, aimé, désiré ; où la religion apparaît ce qu'elle est : bonne et bienfaisante ; où s'échafaudent des projets de vie meilleure.

Cet aspostolat s'étend aux cellules voisines. Par les calorifères, tout un système de communications s'était établi à Fresnes... Par eux s'échangeaient des conversations, des correspondances, même des denrées. Tel condamné à mort qui était eu-dessous de nous, les pieds enchaînés nuit et jour et les menottes aux mains, nous racontait là nuit, à haute voix, comme s'il récitait une prière, toute sa vie d'aventures tragiques. En retour, nous arrivions à le revigorer. Dans la cellule du dessus, les détenus, le dimanche, chantaient la messe, et les voisins s'y irrissaient.

Cette influence s'étendait même parfois jusqu'à nos gardiens. Certains étalent déplaisants, malfaisants, sectaires ; d'autres demeuraient indifférents. Quelques-uns se montraient parfois déférents. Je n'étonnerai aucun de mes camarades « Fresnards » en signalant la bienveillance qu'eut pour

beaucoup d'entre nous un chef d'étage, catholique sincère.

Ministère

Grâce à lui, quelque temps après mon arrivée, nous eûmes, le dimanche, le bonheur d'une Messe célébrée par un des prêtres emprisonnés et à laquelle assistait un bon nombre de prisonniers. A ses risques et périls, il nous autorisait, avant la Messe, à confesser nos camarades de captivité. Ces confessions, dans un coin d'escalier, sur la passerelle de nos couloirs, étaient aussi réconfortantes pour le prêtre que pour le pénitent. La solitude, les privations, les souffrances d'une semaine étaient allègrement oubliées quand elles payaient le bonheur de ces rapides et pacifiantes rencontres.

Notre gardien répondait aux prières de la Messe à côté de ses détenus. Il était fréquent de voir le célébrant et les communiants partager la même hostie et verser les mêmes larmes. Larmes de joie, larmes du prêtre qui a été l'instrument de la miséricorde divine, larmes du pécheur repentant qui a liquidé tout son passé et qui, dans la paix du Christ, envisage l'interrogatoire redoutable et la mort peut-être prochaine.

Ministère spécial et fécond par lequel Dieu poursuit son œuvre d'amour, malgré les obstacles des hommes et jusque derrière les portes des prisons. J'ai regretté — je n'ai regretté que cela et la solide camaraderie de cellule — J'ai regretté parfois nos Messes de Fresnes et le ministère du prêtre détenu... J'admire encore la Providence qui se sert du mal voulu par les uns pour faire du bien aux autres : vraiment « tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu ».

LA VIE DANS UNE PRISON

(LOOS-FRESNES)



E Loos, il n'y a plus rien à dire après le livre si complet de mon confrère, M. l'Abbé Lefebvre (Cellule 16). La prison cellulaire est de forme étoilée, avec au centre, la Rotonde qui en est le nœud et où convergent tous les services. A Fresnes, au contraire, les bâtiments sont parallèles. Et pour passer de l'un à l'autre, il n'y a d'autre chemin que les souterrains, gardés, à chaque carrefour, par des sentinelles armées. Tout autour de

l'ensemble, le cherain de ronde, en contre-bas, entre deux larges murs très élevés, dans lequel circulent les patrouilles et où sont détachés les fameux chiens policiers. Qui n'a entendu leurs aboiements dans la nuit et deviné leurs crocs ne peut se rendre compte de la terreur qu'ils inspirent. Fresnes, m'a-t-on dit, est une prison dont on ne peut s'échapper. Je le

crois facilement.

Entre les bâtiments sont placées les cages, pour ce qu'on appelle : la promenade. Cette sortie, qui devrait être hebdomadaire, est très irrégulière. Nous sommes restés une fois un mois et cinq jours sans mettre un pied hors de la cellule. On vous y emmène, cellule par cellule, et on vous enferme, par cellule toujours, dans un carré bien clos : seul le plafond est absent. Une passerelle où promènent nos sentinelles permet de nous surveiller et toute communication est quasi-impossible.

De temps en temps, à travers un carreau démastiqué, une tête apparaît, dans les bâtiments qui vous entourent. On cherche à reconnaître un ami, un « complice ». Au moins, on fait un signe d'amitié, car là-bas

nous sommes tous frères.

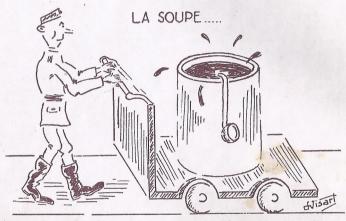
Et nous rentrons dans le grand hall à trois étages, qui ressemble, avec ses passerelles, à un immense transatlantique qui aurait été coupé en deux et dont les morceaux ont été replacés à l'envers, face à face. Souvent, on a profité de notre absence pour fouiller la cellule et quand nous rentrons, c'est nous que l'on fouille. Quand la porte se referme sur nous, nous nous affallons, saoulés d'air, plus tristes qu'au départ parce que ce coin de ciel qu'on nous a permis de regarder a renouvelé notre peine. On a vu des nuages... ils sont libres!; des oiseaux... ils sont libres! On a entendu chanter à sa fenêtre lointaine la femme d'un gardien français... elle est libre!; on a deviné des gosses qui jouent, en dehors de l'enclos... ils sont libres! Une auto est passée loin, un avion a traversé le ciel, ils sont libres !... Et nous, nous rentrons... prisonniers.

Rentrés, la vie de cellule reprend, dans sa désespérante monotonie. Le matin, les chariots qui amènent le premier « repas », le petit déjeuner, s'ébran'ent ; on se dit : il doit être 7 heures, car on n'a aucune montre, ni pendule, ni horloge voisine. On amène, en effet, un jus noirâtre que

je n'ose qualifier du nom de café.

Puis, vers 9 heures, nouveaux bruits de serrures, à tous les étages. C'est le ramassage des ordures. Ce bruit des serrures est une des choses auxquelles on s'habitue le plus difficilement. On ne peut se figurer combien il est lancinant, énervant, exaspérant. Et à longueur de journée, ce genre de tic-tac hallucinant vient ainsi encadrer notre vie.

Calme relatif jusque vers midi. Second repas : la soupe, l'unique soupe de la journée. Et quelle soupe ! Cependant, c'est une des plus sévères punitions que d'en être privés, quand on n'a pas été « sages ».



"L'INDIFFÉRENT" ET SON "ERSATZ"

On calcule l'heure par la position du soleil sur le bâtiment d'en face qu'on regarde par un petit trou dans le coin du carreau de la fenêtre aux verres épais. On digère son dîner, — oh, si vite! — et on attend le café du soir, notre troisième repas, servi vers 16 heures, café infect et souvent déjà froid: il est venu des lointaines cuisines, on l'a monté par l'ascenseur et il a fallu le distribuer aux 200 cellules de l'étage.

Voilà les événements de la journée. A 16 heures, nos gardiens, des sous-officiers, nous quittent. La prison change d'aspect. Sous la surveillance de soldats, qui n'ont pas de clefs, elle devient totalement silencieuse. On a l'impression d'un tombeau et, à certains soirs, on préfère encore

l'énervement des bruits de serrure à ce silence de mort.

De temps à autre, l'œil de la cellule, un petit cercle vitré placé sur la porte, s'ouvre sans bruit pour que les surveillants inspectent ce que vous faites. Quel esclavage! Mais quelle aubaine aussi quand, par mégarde, on l'a mal refermé et qu'il reste quelques millimètres de lumière. On passera des heures à guetter la vie de la prison, l'œil collé sur cette fente, attentifs aux allées et venues et prudents pour ne pas s'y faire pincer: Verboten!

Le temps passe cependant. La toilette du matin prendra du temps le plus de temps possible. Chacun passe, à son tour, au robinet placé au-dessus des water, dans le coin de la cellule, tandis que les autres visitent le linge et les vêtements, une couture à la fois, pour éviter la

vermine.

Puis, c'est la toilette de la cellule, qu'on lave chaque matin et qu'on frotte avec le dos d'une balayette. On appelle cela : cirer le parquet !

A ce moment, je commence mes exercices de piété, tandis que les

camarades, respectueux de ma prière, se recueillent de leur côté.

Et puis, ensuite, on cause, on raconte. Après quatre mois de vie commune, on sait tout l'un de l'autre. Un nouveau dans une cellule, c'est un triomphe : il va avoir du neuf à raconter.

Parfois, bien rarement, on change nos livres de lecture : un livre tous les quinze jours pour quatre, c'est peu. Alors, on lit, on relit, on

rerelit.

J'ai eu la chance d'obtenir la Bible, l'Evangile, les Epîtres des Apôtres, par l'Aumônier. On prend son tour pour la lire. Un gardien bienveillant m'a prêté quelques livres de Théologie, tous les dévorent. Avec la cellule du haut, par la conduite du calorifère, on échange les livres qui montent et descendent au bout d'une précieuse ficelle.

Un jour, à la promenade, un capitaine du 2e Bureau, voisin d'étage, a pu me passer quelques journaux. On les savoure, l'un après l'autre,

jusqu'aux annonces.

Les derniers jours, l'Aumônier allemand m'a obtenu une valise de messe, en vue de mon départ en Allemagne. J'ai pu célébrer ainsi la messe dans notre cellule. On peut deviner quel réconfort ce fut pour moi et pour mes camarades à qui j'expliquai, auparavant, le sens liturgique des cérémonies, la leçon de la fête du jour et qui assistaient pieusement à sa célébration.

Le soir, on installe le dortoir : pauvres paillasses efflanquées qu'on bourre de coups de poing, pour ranimer leur paille anémique. Puis après la prière, on chante nos chants aimés, ceux de l'armée anglaise, ceux de la belle Alsace, ceux des Scouts, le Petit Quinquin, l'Hymne des Mécanos,

la Marseillaise.

Je ne connais rien de plus nostalgique que d'entendre ces chants du soir, dans le silence mortel de la prison, qui fusaient des cellules voisines, ces appels de « pays » qui se cherchent, cet appel scout que j'ai entendu, tous les soirs, et auquel répondaient les camarades éloignés.

Et le sommeil nous prend, tard : la faim et l'absence de fatigue nous donnent un sommeil court... pour reprendre, le lendemain, la morne journée suivante. Un jour de plus, disions-nous, c'est un jour de moins.

Philosophie de prisonniers.



LES INTERROGATOIRES



E départ. — Il est assez pittoresque.

Le gardien vient nous prendre et nous descend dans l'immense hall où on nous aligne, sur un rang, comme

pour une revue, à deux mètres de distance.

Bientôt, les Services de la Gestapo viennent nous « réceptionner », et c'est le défilé dans les souterrains de la prison. On en profite pour se confier discrètement ses inquiétudes, ses espoirs, les nouvelles,

les pronostics, sans que nos gardiens, qui d'ailleurs ont l'air blasés, s'en

aperçoivent.

Puis, la voiture cellulaire nous emmène. Nous sommes enfermés à deux dans un box. Encadrée par deux voitures de police armées, on démarre pour Paris. Il paraît, en effet, que que'ques jours avant mon premier interrogatoire, la voiture cellulaire a été « kidnappée » ; un embarras de circulation provoqué à l'entrée de Paris a permis de donner la liberté aux détenus qu'elle contenait. Heureux jour... sans lendemain, hélas !

La Rue des Saussaies. — C'est dans les locaux de la Police Nationale

que la Gestapo a établi son Quartier Général.

On nous cueille à la sortie de voiture, distribués entre les divers interrogateurs. Et par un dédale de couloirs et d'ascenseurs, on nous mène dans les bureaux.

Le bureau est assez vaste, sobre comme décor, sauf un immense portrait d'Hitler, au centre ; quelques meubles, un fauteuil, des chaises. Ce n'est même pas impressionnant.

L'interrogateur. — Le mien est un gros garçon robuste, au nez écrasé de boxeur. Il n'a rien de distingué, mais il a conscience sinon de sa valeur, au moins de sa force. Il doit savoir le français, je l'ai senti à certaines réactions devant mes réponses. Mais il ne s'en sert pas. Pas plus que je ne laïsse voir que je comprends à peu près ses apartés avec l'interprète.

Celui-ci est un avocat alsacien, un peu froid au début, mais peu à peu sympathique et même très bienveillant à la fin. Nous nous sommes fait des confidences (par prudence, dans l'ascenseur) tandis qu'il me

ramenait à l'auto.

L'interrogatoire

Long dialogue qui va durer deux heures et demi.

Questionnaire d'identité d'abord. Il faut remonter jusqu'au baptême !. Enumérer les études faites, les diplômes, les maisons où l'on a passé, une véritable repasse de sa vie : deux pages de machine à écrire !

Puis commencent les questions insidieuses ; le match est ouvert : il s'agit de parer, d'encaisser, parfois de rendre. Il faut être prudent sans paraître ému, discret sans paraître fermé. C'est une véritable lutte, à armes inégales d'ailleurs, car la fatigue, les privations, le régime débilitant de la prison sont un handicap sérieux.

On ne m'a pas battu! C'est une chance. Car j'ai vu ramener de ces « causeries », des prisonniers bien mal en point. A Loos, j'en ai vu revenir en civière. A Fresnes, un de mes voisins de route, un brave et courageux étudiant, partait pour son quatorzième interrogatoire et jusqu'ici il n'était pas arrivé qu'il ne tombe en syncope, au moins une fois, à la suite des « arguments » de ces messieurs. Un de mes confrères de Paris, vicaire d'une vieille paroisse, m'a confié qu'il avait perdu une oreille à la suite de coups de matraque sur la tête. Je puis donc m'estimer heureux!



Humour. - L'entretien prenait fin. Depuis plus de deux heures, j'étais, c'est le cas de dire, sur la sellette. Voici que pour terminer, on me présente une vignette.

Je regarde ; c'est le couvercle d'une boîte de fromage : la vache qui rit. Un de mes Anciens l'avait transformée et on ne peut s'y mé-

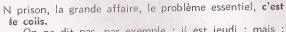
prendre : c'est bien lui.

Ce contraste entre le grand portrait du Chef et cette couverture caricaturale est tel que, la fatigue aidant, je suis pris d'un fou-rire. Il gagne l'interprète qui s'est dérangé pour regarder. Et c'était vraiment beau de voir Hitler, les bras croisés, nous dominant, l'interrogateur mécontent retourner entre ses doigts l'autre gravure, tandis que l'interprète et moi nous ne pouvions nous retenir.

A mon élargissement, ils me l'ont rendue et je la garde comme on

garde un précieux souvenir.

UN RAYON DE SOLEIL : LE COLIS



On ne dit pas, par exemple : il est jeudi ; mais : demain nous aurons un colis. Ou bien : c'est dimanche, mais : encore cinq jours pour le prochain colis.

C'est l'événement central de notre vie ; ne nous méprisez pas d'être si terre-à-terre : il faut vivre. Quiconque n'a pas souffert de la faim, mais vraiment

souttert a en avoir mal, à ne plus tenir debout, à perdre ses mots et ses idées, quiconque n'a pas mangé n'importe quoi pour tromper son estomac ; quiconque n'a pas mordu une tranche de viande en se fermant le nez et en en tirant les asticots qui s'y tordaient, ne peut savoir ce qu'est un colis pour le détenu.

La veille, on finit les vivres du colis précédent. Car on a réglementé la distribution. Cette barre de pain d'épices doit faire quinze jours : on n'en prendra donc qu'un centimètre tous les jours. Ce beurre qu'on a réussi à nous envoyer doit durer jusqu'à vendredi en huit. On le divise donc, dans sa boîte, en petits carrés : un par jour. Veine, s'il y a du « rab », le dernier jour. C'est rare d'ailleurs.

Puis le matin, on espionne les bruits du bâtiment. Si l'ascenseur fonctionne aussitôt après le café, c'est signe que les camions qui amènent les colis sont arrivés. Alors, on se réjouit, on se félicite, on suppute à quelle heure « il » arrivera.

On a nettoyé nos gamelles, on a lavé la petite tablette qui les supporte. On a révisé le rayonnage étroit du coin, où nous placerons les réserves. Et on attend.

On commence à entendre les pas lourds des sous-off, qui apportent les valises. Notre sens des distances, développé par l'exercice, nous fait dire : la 349 a un colis ; il y a un colis à la cellule d'en face. Ecoutez les pas, il y a un colis chez Jacques, au-dessus.

Et voici un pas qui s'approche. On se retient de respirer... on craint la déception s'il dépasse notre porte. Non... il ralentit - ça y est, il s'arrête — Crac, crac, crac — on ouvre. C'est lui!

Le sous-officier souvent commence par se plaindre. C'est trop lourd ; il ne devrait peser que 5 kilogs, il en a 20. C'est Jacques alors qui parlemente, dans leur langue. S'il arrive à les toucher ou à les faire sourire. nous respirons. Une fois, ce fut le chef d'étage qui vint : un petit sec, froid, méchant. Avant d'ouvrir, il commença : la moitié repartira à l'envoyeur; il comprendra pour la quinzaine prochaine. Et il le fit. Il fallut la charité du chef d'étage supérieur qui, le midi, rechercha ma valise près de l'ascenseur et nous rapporta, à ses risques et périls, le reste du colis, pour ne pas être privés cette fois du meilleur de l'envoi.

Alors, on ouvre la valise, le panier. Seul, le surveillant peut y tou-

cher : nous, nous recevons de sa main.

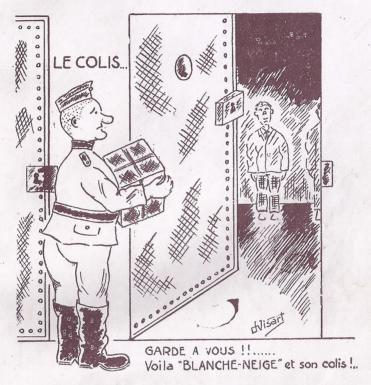
D'abord, il y a les objets défendus : les illustrés qui ont été glissés à tout hasard, le tabac qu'on nous interdit, les crayons, tous objets en métal, les ficelles, le papier... Quelles ruses il nous faudra employer pour les souffler quand même, au nez du gardien. Et on réussit souvent.

Ensuite, il faut vider les emballages. Toute la cellule s'y emploie. Parfois on a de la chance : on a pu rendre un ancien pot à confiture en carton et on garde, dissimulé, celui qui arrive plein. Parfois aussi Jacques, sans mot dire, a glissé une plaque de chocolat dans la poche du gardien qui fait semblant de ne rien voir. Alors, ça facilite le travail : un vent de sympathie remplit la cellule.

Pour terminer, le linge. On l'ouvre, on le secoue, on le regarde au jour, pour découvrir les cachettes. Car dans une doublure, dans une couture de chemise, il y a un petit mot, sur une feuille à cigarettes, qui donne nouvelles et courage. J'ai pu ainsi correspondre avec mon cousin, sans jamais me faire pincer.

On remet les emballages et les papiers, on y joint le linge sale, vérifié aussi, même le mouchoir que nous avons sali avec du miel pour

dégoûter le surveillant et qui contient la réponse à mes parents.



Et la porte se referme ! Nous voici seuls. Des coins de la cellule surgissent les objets resquillés. On rit, on se tape sur l'épaule, on se félicite, on est vainqueur. On fête l'arrivée heureuse par un repas supplémentaire à l'honneur de nos charitables parents. On « téléphone » par le calorifère aux camarades de l'étage supérieur, qui descendent une chaussette par une ficelle et à qui on envoie « la part de l'amitié ».

Puis le calme renaît ; c'est le moment de l'inventaire : il faut durer quinze jours avec ça. On étalonne les pots de confiture ou de miel, on calcule les tablettes de chocolat, on compte les biscuits et on fait le

programme culinaire de la quinzaine...

Ce soir-là, les oreilles de mes cousins ont dû tinter. Eux qui se sont appuyé ce beau et pénible travail de confectionner le colis qui nous a fait oublier nos misères. Ils peuvent avoir le sourire ! Ils ont réussi à faire entrer dans notre pauvre cellule un peu de bonheur, le rayon de soleif du colis.

MOMENTS PÉNIBLES



L n'y a, dans la vie du détenu, qu'un colis tous les quinze jours. Les quatorze autres jours comportent bien des moments sombres.

Le jour sans colis. — Une fois, le capitaine chef de prison a supprimé tous les arrivages. Nous n'en savions rien. Tout le jour se passa dans une angoisse croissante et à 17 heures, quand on entendit partir les gardiens, nous réalisâmes notre détresse. Un lourd

gardiens, nous réalisâmes notre détresse. Un lourd cafard pesa sur nous, contre lequel nous ne pouvions réagir. Et pendant quinze jours, on eut faim. Depuis ces jours-là, je n'ose plus dire que j'ai faim ; je dis : j'ai de l'appétit. Car, avoir faim, c'est tout autre chose! Heureusement qu'un petit colis de Croix-Rouge vint quelques jours plus tard nous donner un peu de réconfort.

Le prisonnier du dessous. — A la cellule placée sous la nôtre se trouvait un détenu condamné à mort deux fois. Comme il avait essayé de s'évader, on l'avait mis aux fers. Chaînes aux pieds, menottes aux mains, jour et nuit.

Qui pourra rendre l'impression lancinante que produisait sur nous ce bruit de chaînes traînant sur le sol, quand il se promenait, seul, dans sa cellule !

Nous arrivions cependant à entrer en communication avec lui, par le calorifère ou la conduite d'eau dont on démontait le bouchon. Un soir, — ce fut toute une expédition — on réussit à lui faire passer un pull-over et des mouchoirs. Il fallut déclouer la fenêtre, attendre le passage de la ronde qu'on guettait, et descendre, par une ficelle, le colis qu'il arriva à agripper au passage, malgré ses chaînes et ses menottes.

De son côté, le soir, il « récitait », sur le ton d'une prière, les aventures de sa vie que nous écoutions couchés sur le sol, l'oreille collée

sur notre gamelle retournée qui faisait office de récepteur.

Nous en restions rêveurs, quand il avait terminé en nous annonçant la « suite au prochain soir » et que nous pensions qu'un soir peut-être il n'y aurait plus pour lui d'émission.

Les fouilles. — Il prenait parfois à nos geôliers la fantaisie de passer une visite des cellules. Souvent, cette manie, pas douce, était généralisée et aussitôt tout l'étage en un clin d'œil était prévenu.

Les sauvages ont leur système de correspondance entre villages, par le tam-tam, qui souvent va plus vite que le télégraphe. Nous avions notre tam-tam aussi, et nos gardiens auraient été aussi étonnés que les Européens aux colonies, s'ils avaient pu savoir : conduites d'eau, calorifères, morse sur les murs, le plancher, même le plafond, vasistas... tout servait!

Alors, c'était grand branle-bas. Avant la visite, il y avait l'inspection. Tout était passé au crible de notre quadruple examen : les jeux de cartes

dans la bouche du calorifère, près du plafond et sur laquelle on recollait le papier mis par nos gardiens ; les crayons dans les bottines ; la lame, découpée dans le ramasse-poussière et aiguisée sur le ciment du water, qui nous servait de couteau, passait dans la charnière de notre tablette ; le papier des emballages se terrait dans une paillasse soigneusement refermée ; les journaux qu'on avait réussi à souffler lors du colis passaient entre peau et chemise...

Et quand les deux sous-officiers entraient, la cellule était impeccable. Un jour cependant, ils piquèrent avec une petite pince tous les trous dans les murs et finirent par retrouver deux mines de crayon dont nous ignorions l'existence. Elles provenaient de nos prédécesseurs. Résultat : privation de soupe, colère inutile, faim plus pénible, cafard.

La kermesse. — Quel dimanche que celui-là. Il y avait, au stade voisin, une fête et, dès la veille, on avait installé des micros qui dispensèrent, tout l'après-midi, une musique énervante.

Dans le silence sépulcral d'une prison au repos, ce bruit de fête, ces cris de foule joyeuse assourdis par la distance, ces airs diffusés par les micros, nous faisaient une impression vraiment pénible. On pestait : « — Non, mais vont-ils se taire, à la fin », mais bien en vain, et comme des lions nous tournions en cage en rugissant notre colère qui nous soulageait à peine : sombre dimanche !

Les départs. — C'est aussi une impression très dure que d'entendre appeler un nom et son numéro de cellule avec l'adjonction du motif : libéré! Avec notre ami Jacques qui suivait, grâce à son allemand, tous les bruits du bâtiment, nous n'en rations pas une.

— Dire qu'à la 471, il y a là un camarade qui fait son paquet. Dans une heure, il sera dehors! Ce soir, il va dîner à Paris: il pourra aller au

cinéma, au théâtre, en famille,

Un soir, nous vîmes toutes les allées et venues d'un départ, pour une cellule de la passerelle d'en face : l'œilleton était mal fermé, chez nous. J'eus, si on peut dire, la chance d'être à mon tour d'observation quand il partit. Je vis ses adieux aux camarades de cellule, puis son départ, son pas léger, heureux, ses regards d'adieu vers nos cellules closes. Sa joie que nous envions nous faisait mal. Et la soirée en était tout endeuillée.

Tortures. — Plusieurs fois, il nous parvint à l'oreille les cris de ceux de nos camarades qui passaient « à la question ». Cris déchirants qui permettaient à notre imagination de se représenter la scène affreuse. Notre britannique, qui y avait passé plusieurs fois, pouvait nous en fournir les détails.

Je préfère ne pas m'étendre sur ce sujet trop pénible. Le pauvre détenu qui y passait n'aura jamais su de quelle affection nous l'entourions sans le connaître ni le voir. Notre sympathie impuissante se bornait à lui parler, comme s'il eût pu nous entendre et à lui crier notre promesse de vengeance : l'humanité peut vraiment se vanter d'avoir évolué!

Exécutions. — Voilà sûrement le plus dur moment que nous ayons passé : le départ de détenus, condamnés à mort, pour l'exécution.

On le savait parce que, à ce moment, toute la vie de la prison s'immobilisait. On entendait crier d'abord d'en bas : tous les détenus en cellule. Même les calfacteurs (ceux qui étaient employés au service du bâtiment et qui pouvaient circuler) étaient consignés. On entendait fermer les portes de leurs cellules et bientôt tout bruit s'éteignait. Silence impressionnant,

Puis, un bruit confus de voix au rez-de-chaussée : ce sont les S.S

qui viennent prendre les condamnés. On monte. Que que s'eurrers qui s'ouvrent. Des pas lourds, sur les passerelles. Toute la prison, derrière les portes, est en attente, haletante, douloureuse.

On suit de l'oreille le rassemblement des malheureux. On devine leur angoisse, leur douleur. Puis le bruit s'éteint quelques minutes et la

vie reprend ensuite, comme s'il ne s'était rien passé.

On apprend alors par les prisonniers de service qui passent à nos portes le nombre de nos co-détenus qui ont été amenés ainsi au poteau.

Et dans bien des cellules, on s'agenouille et on prie. Nous l'avons fait ainsi chaque fois. Mais la journée reste endeuillée, l'atmosphère reste lourde. On ne parvient pas à se déprendre de cette angoisse qui nous a tenaillés et qui demain peut-être nous reprendra.



Le dessin humoristique qui a causé la colère de l'interrogateur (page 17)

DÉTAILS HUMORISTIQUES

côté des moments douloureux, il y a eu certains bons jours, si on peut dire : l'homme est ainsi fait qu'il ne ne peut souffrir sans discontinuité. Et puis, il faut l'avouer, nous luttions : nous ne voulions pas être vaincus, nous ne voulions pas « qu'ils nous aient ! » Tout notre travail tendait à ce but : tenir.

Les jeux sont interdits en prison. Cependant, nous avions réussi à confectionner un jeu de cartes minus-

cuies avec une boîte de pharmacie qu'on m'avait laissée à Loos et qui avait passé à la visite d'entrée de Fresnes. Au crayon, chose encore interdite, nous avions tracé sur ces petits carrés mal coupés, des lettres, des chiffres : R, avec un petit carreau, pour le roi de carreau. A-t-il servi ce jeu ! Que de réussites nous avons faites sur la paillasse, avec un essuie-main à côté, prêts à le camoufler si on entrait, car on risquait la confiscation et la privation de soupe. Celle-ci, passe encore ; mais la confiscation ! Qu'aurions-nous fait sans ce jeu de cartes ?



NON! JE NE VEUX PAS MOURIR

Plus tard, nous découpâmes la page de garde d'une bible en petits carreaux (j'avais réussi à camoufler mes ciseaux de poche) que nous collâmes sur une page de journal, en quinconce. Nous avions le damier. Mais les pions ? Alors, chacun à tour de rôle, nous nous trouvâmes une maladie qu'on déclarait à l'infirmier. Les pastilles qu'il nous donnait serviraient de pions. Encore fallait-il bien choisir son mal, pour obtenir des pastilles de couleurs différentes. Mais quelle joie quand nos « infirmités » finirent par constituer la collection des pions nécessaires : la constipation luttait contre le rhumatisme qu'aidait le mal de tête !

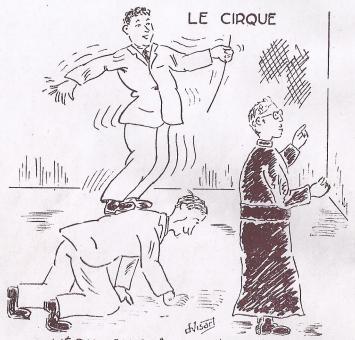
Enhardis, nous avons réussi à constituer un jeu d'échecs. Modelées dans la mie de pain pour les blancs, dans le pain d'épices pour les noirs, nos pièces minuscules avaient quand même belle allure. Nous en étions fiers. Et tout tenait dans une petite boîte, dissimulée, — que Dieu me pardonne — dans la valise de messe que l'aumônier m'avait remise : Dieu, le Roi, la Reine, la Tour... de David, cela restait dans la note. Seul

le fou détonait, comme partout !

Il était entendu que lorsqu'un de nous avait le cafard, il le déclarait. On s'ingéniait alors — charité de la cellule — à le lui faire passer : revues, chants, récits, notre imagination travaillait. Le soir, il y avait concert, donc répétitions dans l'après-midi. On invitait les cellules voisines à se tenir « à l'écoute » (gamelles au plancher) pour le gala de la 347. Et nous recueillions, avec modestie, leurs applaudissements.

A Loos, nous déclamions le feuilleton du « Réveil » ou de l' « Echo du Nord ». Chacun faisait son personnage et André, notre pauvre André, le condamné à mort, faisait le récitant. Quel plaisir nous prenions quand « ca bardait ». — « Meurs sous ce poignard, infâme! — Non, je ne veux

pas mourir? »...



L'É.P.I.L OU LA "HAUTE-ÉCO! E

Nous avons passé plusieurs jours à préparer un cirque : rien n'y manquait : haute école, équilibristes, illusionnistes, écuyères, cow-boys (nous disions : cove boi), clowns. Le dimanche venu, parade, perception des places, ouvreuses et vendeuses (pastilles de menthe, chocolats glacés). Monsieur Loyal, tous nous étions (à quatre) à notre poste. Et les tabourets placés en rond d'oignons (ne poussez pas, il y a de la place pour fout le monde) faisaient notre auditoire. Quel succès nous eûmes. A la demande du public, il fallut reparaître en soirée.

Certains lecteurs, qui n'ont pas connu l'affreuse torture de l'isolement, vont hausser les épaules. Que m'importe si, après un dimanche de cirque et une semaine de préparatifs (car il y avait les costumes à confectionner et le scénario à composer) qu'importe si nous gardions bon moral,

si nous tenions!

A Fresnes, souvent, vers le soir, notre ami Jacques s'habillait en gala. Puis, il venait nous inviter à prendre l'apéro à Paris. Nous discutions :

Quel apéritif nous offrait-il ? Qui paierait ? Où irions-nous ? — Pour finir, découragé devant notre mauvaise volonté, il se remettait en « petit costume » — Il n'y a rien à faire avec des mules ! disait-il pour se consoler. Et nous avions oublié, pendant une heure : une heure de gagnée.

D'autres fois, on confectionnait le menu du soir. Je revois les « assiettes garnies » de notre André, à Loos, sur des bouts de carton ; j'entends la liste de ces repas pantagruéliques de Fresnes, avec les vins rares, venant tous du robinet du water. On riait, donc on tenait.

Parfois, nos gardiens nous fournissaient des sujets de détente. Ils avaient tous leur surnom. Des paris étaient engagés, pour l'arrivée de la soupe, qu'ils surveillaient de cellule en cellule : ce sera le Sphynx, ce midi. — Non, ce sera l'Indifférent — ou Blanche-Neige!



Pour finir, une petite aventure caractéristique. Un soir, un petit couteau en celluloïd passa sous la porte de la cellule. Nous y tenions beaucoup. Aussi quand la sentinelle passa, nous tambourinâmes sur la porte. A travers l'œilleton, nous lui fîmes alors comprendre qu'il nous le repasse par le même chemin. Il accepta et eut un large sourire satisfait. Alors, pour le récompenser, nous lui montrâmes une tablette de chocolat. Il comprit et attendit, dehors.

Malheureusement, la tablette ne passait pas sous la porte. Il fallut la râcler pour l'amincir. Alors on le vit déposer son fusil sur la barricade de la passerelle, attendre patiemment que notre travail soit terminé, se baisser, nous aider à passer la tablette et nous remercier, comme un enfant. Les jours suivants, il revenait dire bonjour, sans doute dans l'espoir qu'on recommence.

Ce soir-là, nous avions l'impression que le prisonnier, qui avait faim et attendait le colis, était de l'autre côté de la porte. Nous, nous étions les maîtres, les vainqueurs : maigre victoire, sans doute. Mais pour le prisonnier la valeur des choses est à une toute autre échelle que dans le monde libre.

L'ÉCOLE SANS DIRECTEUR

E ne puis que consigner ici tous les témoignages qui m'ont tant touché à mon retour.

Le premier sentiment, ici, après mon arrestation, fut la stupeur ; Il n'était pas possible que je ne sois plus là. On ne voulait pas y croire : le premier soir, on m'attendit tard dans la nuit ; contre tout espoir, on espérait.

Puis il fallut se rendre à l'évidence : le Directeur était bien incarcéré. On sut qu'il était à Loos, sans qu'on pût en con-

naître le motif ni prévoir la durée de la détention.

Il fallait donc s'organiser en conséquence.

De tous côtés, les sympathies vinrent se cristalliser autour du Préfet de Discipline qui allait assumer la lourde charge de finir l'année scolaire :

Le Directeur de l'Enseignement technique, le Président et le Trésorier du Conseil d'Administration acceptèrent aussitôt de venir souvent rue des Meuniers, l'un pour épauler le Directeur temporaire dans ses rapports extérieurs ou officiels, l'autre pour soutenir le dévoué secrétaire dans sa tâche financière.

De leur côté, les professeurs et chefs d'atelier se groupèrent autour du Chef des Travaux pour apporter un concours plus dévoué encore dans

la marche journalière de l'Ecole.

D'autres amitiés se révélèrent aussi : c'est ainsi que les professeurs d'une Eco!e technique voisine s'offrirent à prendre la correction des compositions du classement de fin d'année ; que d'autres prirent en main la préparation des camps ou sorties des vacances toutes proches.

Mais ce furent surtout nos élèves qui donnèrent la plus belle preuve d'attachement et de dévouement à leur Ecole. Je dis : la plus belle, sans craindre de froisser les autres, car l'insouciance naturelle d'un écolier aurait été une excuse à l'incompréhension du tragique de la situation.

Il n'en fut rien. Chaque promotion, avec son major et ses délégués, accepta de bonne grâce de faciliter le travail de M. le Préfet par sa discipline et son travail. Ce qui fit dire à l'un de leurs maîtres : « Les

élèves n'ont jamais été si sages ni si appliqués ».

En même temps, une chaîne de prières se forgea : Messes, prières en commun, chapelets récités par groupes, à la chapelle, visites individuelles... on voulait m'arracher à la Gestapo et on y mettait le prix. Le matin de mon dernier interrogatoire, la chapelle vit se succéder des groupes d'élèves priant pour moi, sans savoir quelle actualité avait leur démarche.

Le jour le plus fervent fut celui de la Journée annuelle d'Adoration Sans interruption, le Christ, exposé sur notre autel, reçut nos enfants, priant de tout leur cœur pour la délivrance de leur Directeur : on repense aux Actes des Apôtres, quand l'Eglise naissante faisait violence au Ciel pour l'élargissement de saint Pierre, son... directeur.

Il faut reconnaître que la tâche des dirigeants, celle surtout du

triumvirat : Préfet, Secrétaire, Chef des Travaux, était rendue plus difficile par les circonstances. Nous n'étions plus, depuis la guerre, que trois prêtres pour 350 élèves, alors qu'en 1939 nous étions cinq pour 180 élèves. D'autre part, mon collaborateur de guerre, Préfet depuis plusieurs années, venait de tomber malade à Pâques, et avait été obligé de nous quitter pour la Haute-Savoie. Son remplaçant, un prêtre rentrant d'Allemagne que l'Evêché nous prêtait, arrivait avec tout son dévouement et sa compétence, mais ne pouvait connaître les traditions de la Maison. Ajoutons à cela les perpétuelles alertes, les difficultés de ravitaillement en matières premières, de gros ennuis financiers... tout se liguait pour rendre la tâche surhumaine.

Et cependant, le plan prévu se déroula intégralement. Le mot d'ordre avait été : « Comme s'il était là ! » La visite de l'Ecole par les parents avec l'exposition des travaux d'élèves se déroula, endeuillée, mais aussi

parfaite.

Et le jour de la distribution des Diplômes, M. le Préfet, me remplaçant devant les parents, pouvait leur dire :

« Aujourd'hui, sur cette cérémonie plane une profonde tristesse, due

à l'absence de M. le Directeur et de M. l'Abbé Delplanque.

Malgré ces départs, elle a continué avec la même discipline, avec le même effort au travail, je dirais même qu'elle a mieux marché. On aurait dit qu'à chaque instant il était présent dans chacun de nos ateliers, dans chacune de nos classes, tant les élèves témoignaient de bonne volonté au travail. Ils éprouvaient comme une fierté à ne pas accepter que l'Ecole souffre de l'absence de son chef. Vous pouvez être fiers de vos enfants : ils ont du cœur, et le cœur est ce qu'il y a de meilleur dans l'homme ».

Il y a mieux. Nous avions passé, M. le Préfet et moi, le jour de l'Ascension (quelques jours avant mon départ) à faire nos plans pour l'année scolaire suivante : on doublait la Première Année, on déplaçait des classes, on changeait des ateliers de destination. C'était toute une transformation nécessitée par le nombre croissant de nos candidats à l'entrée. Or, quand je rentrai en novembre, je trouvai l'Ecole telle que nous l'avions rêvée : on avait réalisé sans moi ce tour de force.

Sans moi, non. J'étais là. Par une délicatesse très affectueuse, on avait placé mon portrait, près de la pendule de pointage, au tableau officiel des avis. Chaque matin, chaque soir, nos enfants pouvaient me saluer au passage, comme aux jours où je surveillais moi-même leurs

entrées ou sorties.

Une école qui a subi pareil choc sans s'en ressentir, une école qui surmonte ces difficultés sans souffrir, une école où maîtres et élèves s'unissent dans l'adversité, une école où le bon esprit opère des miracles, méritait sa récompense : le Bon Dieu n'a pas voulu la lui refuser.

Ce sont mes élèves qui ont mérité ma libération et je leur en garde

une profonde reconnaissance : je suis fier d'eux !



L'AMICALE ORPHELINE



HEZ nos Anciens aussi la consternation régna, dès que se répandit la nouvelle de mon incarcération.

Tout aussitôt les bonnes volontés surgirent de toutes

parts, que je ne puis citer toutes.

Il fallut d'abord décommander, avec rapidité et discrétion, discrétion surtout, une réunion des jeunes qu'on avait convoqués pour le dimanche (mon arrestation était le jeudi). Je les avais réunis pour leur

donner mes directives (on les devine !) vis-à-vis du Travail Obligatoire en Allemagne. Cette réunion devenait dangereuse. N'était-ce pas pour

cela que j'étais coffré ?

A la gare de Lille, des Anciens dévoués cueillaient leurs camarades pour leur faire faire demi-tour ; autour de l'Ecole, dans toutes les rues adjacentes, d'autres Anciens formaient un barrage qui aurait fait honneur à la Gestapo. Ainsi aurait été évitée une rafle, si ces messieurs avaient

eu l'idée d'un beau coup de filet.

Puis le cher Président de l'Amicale participa avec dévouement à toutes les démarches opérées en ma faveur. Il fut aidé par des Anciens dont l'influence pouvait servir : l'un d'entre eux, en particulier, lui fut très précieux et ne mesura ni son temps, ni sa bourse, pour obtenir avocats, renseignements, appuis, visites. Quelle activité en ces jours-là ! Et aussi quel réconfort pour le prisonnier de deviner entre les mots, lors de la visite, ou entre les lignes, dans les rares lettres autorisées, tout ce qui se tramait pour sa libération.

Nous retrouvons ces soucis dans les circulaires de cette époque. Ces circulaires, qui remplacèrent notre bulletin « Mécano » et qui parurent depuis septembre 1939 avec une régularité exemplaire et une clandestinité que rien ne vint dénoncer (nous tirions cependant à 700 exemplaires et on osait en faire l'envoi par la poste), ces circulaires sont comme le « Témoignage » de l'Amicale. Leur collection est comme le

monument de notre activité pendant la guerre et l'occupation.

Lisez ce qu'écrit le Président, en juillet 1943 ; vous sentirez le lien qui unit, chez nous, l'Ecole et l'Amicale ; vous lirez entre les lignes ce qu'on ne pouvait écrire alors :

Mes Chers Amis,

L'Ecole et l'Amicale ont été douloureusement frappées le Jeudi 10 luin.

Quatre jours avant le début des examens de fin d'année, l'Ecole perdait, en la personne de son Directeur, le chef dont l'autorité lui était si nécessaire.

Dans la consternation générale, un espoir subsistait pourtant, de voir cette absence se limiter à quelques jours. Cet espoir fut décu et il

fallut à l'Abbé François, aux Professeurs, aux Chefs d'atelier, faire face à une situation particulièrement difficile. Dans une union parfaite, ils se mirent à la tâche pour permettre aux quelques 350 élèves de terminer l'année scolaire dans des conditions indispensables de régularité.

A tous, à l'Abbé François, aux Professeurs, aux Chefs d'atelier, les élèves de l'Ecole seront particulièrement reconnaissants d'avoir fait face à cette situation imprévue et de leur avoir permis de passer norma-

lement leurs examens de fin d'année.

Mais je manquerai à mon devoir si je ne signalais pas que la tâche des Chefs fut grandement facilitée par la conduite exemplaire des élèves. Tous, le moment de stupeur passé, s'imposèrent une discipline et une tenue parfaites. Les plus turbulents comme les moins habiles se mirent au travail avec une ardeur jamais égalée. De mémoire ce fut, de loin,

le classement où l'application fut la plus grande.

En la circonstance, deux grands amis de l'Ecole, deux grands amis du Directeur, manifestèrent à l'Ecole une sympathie agissante, et le jour de la visite de l'Ecole par les parents des élèves, comme le jour, plus grave qu'à l'accoutumée, de la remise des diplômes, M. le Chanoine Piettre, Directeur de l'Enseignement Technique du Diocèse de Lille, et M. Julien Thiriez, Président du Conseil d'Administration de l'Ecole, firent sentir combien ils portaient d'intérêt à la bonne marche de l'Etablissement. Entre-temps, au cours des journées de classement, leurs visites à l'Ecole influèrent beaucoup sur le travail des élèves.

De cela, nous, Anciens, nous les remercions car qui est l'ami de notre Ecole est l'ami de notre Amicale, et si nous connaissions cette

amitié, l'épreuve présente l'aura amplement confirmée.

L'épreuve, ce n'est pas seulement l'Ecole qui la subit, c'est aussi

notre Amicale qui se trouve privée de son cher Aumônier.

Ce sont les Anciens qu'il recevait avec son humeur toujours égale, écoutant avec intérêt toutes leurs joies, toutes leurs peines, leurs annonces de mariage, de naissance, de décès et tous les petits faits de leur vie familiale et religieuse à laquelle il s'intéressait tant.

Ce sont nos requis de la relève pour lesquels il faisait confectionner avec soin des bleus de travail, des formulaires pour leur faciliter leur

séjour à l'extérieur.

Ce sont nos prisonniers pour lesquels, depuis trois ans, il a accompli des prodiges, parvenant, avec le concours des Anciens, à réunir les fonds et les matières nécessaires à la confection de colis qui partaient les rejoindre avec régularité.

Ce sont ces enfants de prisonniers pour lesquels il avait su trouver, parmi nous, ceux qui prendraient à leur charge les frais de scolarité.

Ce sont nos œuvres annexes privées d'un conseiller dont la sagesse et la prudence ont fait de nous des hommes de cœur et de bon sens.

En son absence, notre devoir est tout tracé, les élèves nous en ont d'ailleurs montré le chemin : Agir comme s'il nous regardait, poursuivre l'œuvre d'entr'aide envers nos prisonniers, envers leurs familles et ensuite et surtout prier pour lui afin que Dieu nous le rende au plus tôt et lui permette de reprendre place dans sa chère Ecole qui fut toujours l'objet de ses uniques pensées.

L. EVERARD, Président. Et deux mois après, en septembre, la circulaire suivante montre qu'on ne se décourage pas et que tous les services de l'Amicale fonctionnent d'une façon parfaite :

Chers Amis,

J'aurais voulu que cette circulaire vous apporte à la fois la nouvelle du retour de notre Aumônier et son mot personnel. Hélas! il nous faut à nouveau attendre, à nouveau espérer.

Depuis des mois nous piétinons en souhaitant chaque jour un lendemain meilleur, mais trouvant chaque jour dans ce lendemain une nou-

velle désillusion.

Pourtant, je dois vous l'annoncer, une espérance nouvelle nous a été donnée : l'abbé François a reçu la première lettre que notre Aumônier ait eu l'autorisation l'écrire.

Du fond de sa retraite, c'est à l'Ecole et à ses Anciens que vont

toutes ses pensées.

Comme lorsqu'il était présent parmi nous, il s'inquiète de tous les détails qui occupaient si entièrement ses longues journées de labeur, et s'il ne le dit pas il doit, sans aucun doute, se morfondre de rester dans l'inaction.

La fin de sa missive dit son espoir de se trouver à l'École le jour

de la rentrée! Mais en sera-t-il ainsi?

Déjà les examens d'entrée ont eu lieu. L'Ecole se prépare à poursuivre son œuvre et ceux qui auront la charge de mener cette œuvre à bien s'y préparent. En l'absence si importante du maître, ils s'efforceront de décupler leur activité.

Et nous, Anciens, nous devons aussi combler en partie le vide

qu'a créé cette absence.

D'abord, ceux qui dirigent notre Amicale et nos œuvres annexes se doivent de remplir leur rôle entièrement. Ce n'est pas que dans le passé il y eût des reproches à leur adresser... Non! Mais notre Aumônier centralisait beaucoup de choses et souventes fois les uns ou les autres se reposaient sur lui, sur sa mémoire prodigieuse, sur l'ordre qu'il faisait régner dans la maison.

A l'heure actuelle, chacun doit agir suivant sa fonction, ne laissant rien au hasard, ne négligeant rien des prérogatives de cette fonction.

Ensuite, et c'est à vous tous que je m'adresse, il y a comme dans le passé, pour chacun d'entre nous, un devoir à remplir. Il consiste à se serrer les coudes, à poursuivre l'œuvre d'entr'aide que nous nous sommes imposée.

Les temps deviennent de plus en plus difficiles, c'est donc une raison de plus d'aider ceux d'entre nous qui sont dans la difficulté et dans la peine. Nos camarades prisonniers depuis plus de trois ans, plus

que les autres.

Dès maintenant, nous pouvons faire connaître aux Anciens que, grâce à leur générosité, le colis du 15 Août a été expédié ; il n'est pas inférieur aux autres. Il faut que nous nous efforcions déjà à réunir tous les éléments nécessaires à la confection du colis de Noël que nous voulons bien garni, mais qui sera pourtant à l'échelle des ressources de notre bourse.

Je compte donc sur tous pour nous permettre de poursuivre l'œuvre

favorite de notre Aumônier, afin qu'à son retour il ait la satisfaction de constater que ses chers Anciens n'ont pas démérité de son estime.

Le Président : Louis EVERARD.

Il en sera ainsi jusqu'à mon retour.

En relisant les choses aimables que le Président disait alors à mon adresse, je me sens réconforté par sa bonne amitié et je me dis que si je ne les ai pas toutes méritées (les absents ont toujours trop raison !) au moins il a dressé l'idéal de l'Aumônier, qu'il ne me reste plus qu'à suivre.



LE RETOUR



'EST le Vendredi 29 Octobre que la prison me « jeta

sur le pavé ».

Aussitôt j'envoyai un télégramme à l'Ecole pour annoncer la bonne nouvelle. Il arriva, le midi, tandis que nos demi-pensionnaires dînaient. Une explosion de joie l'accueillit, on le pense bien et, dès le soir, les majors remettaient à M. l'Abbé François, mon Préfet, qui partait à Paris me retrouver, une lettre recouverte

de la signature de tous les élèves et me disant leur joie et leurs espoirs. Après avoir passé la Toussaint en famille, à Paris, j'arrivai, accompagné de mon cousin — celui qui fut ma providence pendant mes cinq

longs mois — à Lille, par le train du matin.

Déjà à la gare, des resquilleurs m'attendaient, pour me serrer la main. Je retrouvai le quai sur lequel, quelques mois plus tôt, on m'avait embarqué entre deux gendarmes allemands. On peut deviner l'émotion qui vous saisit quand on retrouve, libre, ces souvenirs pénibles.

Une auto, pilotée par un de mes chers Anciens, m'attendait devant la gare et un ami de vieille date qu'on avait « réquisitionné » pour le

service photographique de la cérémonie.

Mes « managers », par une pensée délicate, me menèrent d'abord au cimetière (nous étions le 2 novembre) sur la tombe de ma maman, toute fleurie en mon absence par de pieuses mains amies.

Puis ce fut l'arrivée, rue des Meuniers.

Aux portes des maisons du quartier, les braves voisins sympathiques

me guettaient, agitant les mains et témoignant leur sentiment.

La grand'porte ouverte, nous nous engouffrons dans la cour, tandis que les élèves, en carré, chantent l'Hymne des Mécanos, le chant de l'Ecole.

Je passe à la Chapelle, avant toute chose, encadré des majors de promotions, remercier saint Joseph, mon patron, de tout ce qu'il a fait

Et me revoici face aux élèves, aux professeurs, entouré du Conseil d'Administration, d'une délégation de nos Anciens, d'un groupe important de mes camarades de Froyennes, d'un autre, important aussi, de mes amis de l'Association Aéronautique ; quelques anciens Professeurs, mes parents . de Lille, mon docteur, des amis nombreux s'étaient joints à eux pour fêter le retour « du père prodigue ».

Après avoir serré les mains, donné l'accolade, remercié toute cette foule, voici que M. le Chanoine Piettre, Directeur de l'Enseignement tech-

nique du Diocèse, prend la parole.

Il magnifie t'efforl de l'Ecole pendant ces cinq mois ; il félicite les élèves ; il dit la part que l'Administration prend à la joie de ces enfants. Et pour terminer il souhaite qu'en souvenir de ce beau jour, la Chapelle, une chapelle digne de cette belle Institution, s'élève un jour proche, à la libération, en gage de la reconnaissance que nous devons à Dieu.

C'est mon tour de répondre : je suis profondément ému, grisé par toute cette sympathie et c'est à mes élèves que je m'adresse ; les autres n'en seront point jaloux. Je leur dis ma joie d'être libre, mon merci pour leurs prières, ma fierté de leur tenue, la reconnaissance que je dois à M. Thiriez, à M. Piettre, à M. François, à mon Secrétaire, aux Professeurs de l'Ecole, aux Anciens, à tous ceux qui m'ont aidé en ces jours douloureux. Je termine en montrant aux élèves quel miracle saint Joseph a su faire pour me garder là-bas et me ramener à l'Ecole.

Je ne puis embrasser tout le monde : c'est mon Préfet qui reçoit la

fraternelle accolade où passe tout mon merci.

Et alors, moment émouvant, tous s'agenouillent pour recevoir la

bénédiction paternelle dont ils peuvent attendre la grâce divine.

Tout se termine par des chants, en France. Je leur demande de me chanter l'Hymne de l'Ecole, cet hymne que nous chantions, en cellule, le soir, là-bas à Fresnes, et que j'avais appris à mes camarades de prison. Audace que nous eûmes : une vibrante « Marseillaise », chantée par ces 350 élèves, s'éleva, impressionnante, dans la cour de l'Ecole. Pourquoi pas ? La France, immortelle, avait ses droits sur nous, ce jour-là plus que tout autre, et plus d'une voix s'étranglait d'émotion en chantant : le jour de gloire est arrivé.

Dans l'intimité ensuite, un vieil ami de Froyennes, me redisait ses vœux, les vœux de tous les amis présents et absents. Car d'autres ont été

gardés qui sont en Allemagne, maintenant.

Belle journée de joie, de triomphe, de victoire.



M. le Chanoine Piettre, le jour du retour : « Je souhaite qu'ici s'élève une chapelle digne des Mécanos ! »

IMPRUDENCES



T la vie reprit son cours normal. Peu à peu, je me redonnai à mon activité interrompue ; peu à peu, les mauvais souvenirs s'estompèrent ; peu à peu, on oublia le passé devant les tâches présentes.

Vint Décembre, les fêtes de Saint-Eloi et de Saint-

Nicolas, qui, à l'Ecole, ont un cachet spécial.

La Troisième Année, pour la fête de Saint-Eloi, vou ut faire revivre ces souvenirs de captivité. Le cor-

tège traditionnel prit pour thème mon arrestation et la petite séance qui suivit reprit quelques scènes de ma vie de cellule:

En un triptyque très réussi, les grands de l'Ecole représentaient des camarades de prison et moi dans leurs longues journées de geôle : il y eut le cirque, l'arrivée du colis, la prière du soir.

Fiers, à bon droit, de leur succès, les auteurs et les acteurs de cette opérette voulurent en garder un souvenir. On photographia les groupes, les artistes.

Puis on me demanda de poser, entre deux gardiens costumés à peu près en Allemands. Comment refuser ?



La photó, réussie, fut distribuée aux intéressés. Nous ne pensions pas plus loin.

Le malheur fut que l'une de ces photos tomba, un jour de vérification d'identités, entre les mains de la Feldgendarmerie.

Ça ne pouvait évidemment leur plaire! Pendant plus d'une semaine, nous fûmes interrogés, confrontés, inquiétés. J'ai bien cru, ces jours-là, repartir pour « la pension de famille ».

Heureusement, nos témoignages concordants réussirent à faire comprendre qu'il n'y avait là qu'enfantillages et gamineries. Je me vois encore, dans le bureau du commandant de la Feldgendarmerie, avec le professeur qui avait photographié la scène, recevant, comme un élève chez le Préfet, ses admonestations. « Quel cigare » diraient nos élèves. Je dus promettre de remettre le cliché, toutes les épreuves de cette malencontreuse photo... et m'engager à ne plus recommencer!

Quelques jours après, épilogue de l'affaire, je leur apportais tous ces documents... sauf un, évidemment, que je gardais en souvenir. Je ne puis résister à la tentation de la placer ici, pour satisfaire nos lecteurs.

Quelques semaines après, ces documents ont dû partir en Allemagne,

dans le rapide déménagement du Boulevard de la Liberté.

« Incorrigible » m'ont dit quelques amis ! Et j'ai baissé la tête pour

laisser passer l'orage. Mais je ne regrette rien!

Nos « 11 Novembre » fêtés à l'Ecole chaque année, notre drapeau hissé au mât dans la cour à chacune de nos fêtes, la « Marseillaise » de mon retour, et toutes celles de nos réunions, cette saynète de la Saint-Eloi 1943, tout ce que nous avons fait pendant quatre ans pour maintenir le moral et garder la foi en la France, oui, c'était imprudent.

Mais aujourd'hui nous sommes fiers d'être restés incorrigibles : nos Anciens, nos élèves auront ainsi gardé **l'amour** de leur pays, la flamme de

l'espérance, la foi en la France.



ET DEMAIN ?

ETTE foi, cet amour nous permettent de regarder

l'inquiétant demain avec espérance!

Ceux qui ont applaudi, il y a quelques jours, nos 350 élèves derrière le drapeau de l'École, défilant en ville, en rangs et au pas, comprendront cet espoir.

Certa'ne jeunesse donne parfois de l'inquiétude à ceux qui l'auscultent : le précoce marché noir auquel elle se livre, la liberté de mœurs qu'elle étale, souvent plus en surface qu'en profondeur, son incompréhension des tragiques réalités de l'après-guerre, ses reproches vis-à-vis des aînés, ses ambitions parfois encombrantes, tout cela peut nous déconcerter.

Mais ne jetons pas trop vite la pierre. Rappelons-nous qu'autrefois, quand nous étions jeunes, nous aussi, nous déconcertions nos aînés.

Et puis, la vraie jeunesse de France est celle qui fait le moins de bruit. Elle travaille à réparer nos écarts, elle se forme dans les centres de jeunesse et dans les rangs de l'armée, dans nos Collèges et nos Universités. Elle est aussi dans nos Ecoles techniques.

Là, je me porte garant qu'elle se prépare à ce « demain » angoissant ; elle veut être professionnellement outillée, elle comprend la responsabilité qu'elle aura, comme cadre de l'Industrie, elle songe à son rôle de chef, sous-officier dans l'armée du travail. Et elle prie Dieu de bén'r ses efforts, car elle met sa vie actuelle et son avenir entre ses mains : elle ne bâtit pas sur le sable.

Et c'est parce que Dieu est à la base de l'éducation qu'elle reçoit que nous voulons lui donner son atelier, notre chapelle — une chapelle digne du travail qu'Il a à accomplir dans l'âme de nos enfants.

Ami lecteur, vous avez collaboré à cette EDIFICATION : le beau mot, qui s'applique à la fois à notre chapelle et aux élèves qui iront y chercher le soutien de leur action sociale.

Puisse cette lecture vous avoir engagé à pousser plus loin votre geste et à apporter maintenant votre part à l'édifice, un peu de ciment, une brique, une pierre... de taille, chacun suivant ses moyens.

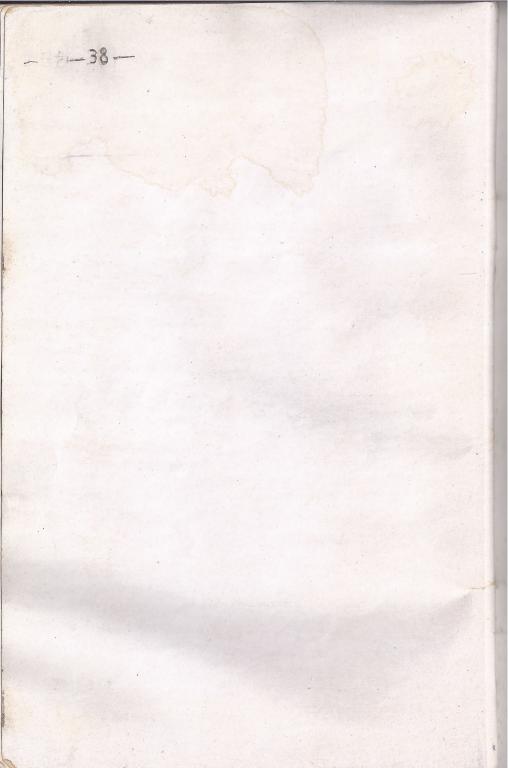
Vous aurez ainsi mérité la reconnaissance des Mécanos, un sourire

du détenu de Fresnes et la grâce divine sur vos projets.

R. VERHELST, Directeur.



Le retour du Détenu : La bénédiction des élèves avant la « Marseillaise »



TABLE

Lettre de Son Éminend	e le	Ca	rdir	nal L	_ién	art		Air		3
Préface			٠			•				5
Quelques dates										7
Impressions du détenu			•							10
La vie dans une prison	(Lo	os-	Fres	nes).		1			13
Les interrogatoires .										16
Le rayon de soleil : le c	olis									18
Moments pénibles .										20
Détails humoristiques										23
L'École sans directeur										26
L'Amicale orpheline.										28
Le Retour							•		•	32
Imprudences							•			34
Et demain ?				•						36